

**L'Atlantique à la rame.
Humeurs et digressions.**

Combien de pépins dans votre thé?

Un fameux designer a mis voici quelques années sur le marché un presse-citron inutilisable, dont les ventes ont, à ce qu'on dit, dépassé les plus folles espérances. L'objet est ostensiblement postmoderne dans son déni de l'idée que le plus pratique serait aussi le plus beau. Il fait penser à toutes sortes de choses, excepté à un presse-citron: une araignée tripode, la fusée d'*Objectif Lune*, les martiens de *La Guerre des mondes* d'H. G. Wells, une danseuse de flamenco avec son chignon. Ses formes sont d'autant plus évocatrices qu'elles se dispensent de la passoire, celle qui grève l'élan du presse-citron *non signé* sous le fallacieux prétexte que les pépins gâcheraient le thé aux palais délicats.

Son prix élevé permet de conjecturer, sans grand risque d'erreur, que ses acheteurs appartiennent aux couches les plus aisées de la société. Il se peut après tout que, dans les couches les plus aisées de la société, on préfère son thé avec des pépins dedans, ou qu'on y achète, sur un marché parallèle de moi inconnu, des citrons génétiquement manipulés pour ne pas contenir de pépins. Mais l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'on y affecte au presage effectif des citrons d'autres presse-citrons que celui-là. L'achat d'un presse-citron inutilisable se comprend plus aisément si l'on considère que l'objet ne sera tout simplement *pas* utilisé, mais pieusement conservé comme gage d'appartenance à la caste de ceux qui peuvent s'offrir des presse-citrons inutilisables. Dépourvu de valeur d'usage, l'ustensile est en réalité un

bibelot: une petite statuette dont l'achat, c'est le coup de génie de son concepteur, paraît d'autant moins ridicule qu'elle est déguisée en objet fonctionnel d'avant-garde. Et on ne va pas emmerder le monde avec ce détail que, fonctionnel, l'objet ne l'est pas vraiment. Je fréquente peu les jeunes ménages branchés susceptibles de s'être portés acquéreurs du presse-citron inutilisable, mais ça m'arrive parfois: même chez ceux que j'ai le plus de raisons de soupçonner le détenir, l'instrument n'est jamais exposé au vu des visiteurs, sur une cheminée par exemple, comme le serait un honnête bibelot dans un intérieur ouvrier ou petit-bourgeois. Il demeure probablement en cuisine, fétiche réservé aux seuls intimes. Passé un certain cap de revenus, et un certain degré d'éducation, on sait que l'ostentation est une attitude de parvenu – le presse-citron inutilisable est justement le contraire d'un achat de parvenu: il a tout les atouts pour dissimuler sa nature de bibelot tout en comblant le désir de bibelot, qui habite la haute société cultivée comme les classes défavorisées. Ce n'est pas un presse-citron à utiliser, même pas un presse-citron à montrer: c'est un presse-citron à avoir. Une marchandise parfaite. Dans le premier chapitre du *Capital*, Marx illustre ce qu'il appelle *le secret de la marchandise* par l'image d'une brave table de bois qui, soudain prise de folie, se mettrait à rêver la tête en bas: « *La forme du bois [...] est modifiée quand on en fait une table. La table n'en reste pas moins du bois, chose sensible ordinaire. Mais dès qu'elle entre en scène comme marchandise, elle se transforme en une chose sensible suprasensible. Elle ne tient plus seulement debout en ayant les pieds sur terre, mais elle se met sur la tête, face à toutes les autres marchandises, et sort de sa petite tête de bois toute une série de chimères qui nous surprennent plus encore que si, sans rien demander à personne, elle se mettait soudain à danser.* » C'est que dans les années 1860 on connaissait les tables tournantes, pas encore le presse-citron délibérément conçu pour être seulement vendu.

P.-S.: On m'objecte que je méconnaissais la nature ostentatoire des cuisines yuppies, dites « américaines », dont la caractéristique principale est justement de rester visibles du salon, dont elles ne sont séparées que par une demi-cloison. Le presse-citron inutilisable y serait négligemment posé en évidence.

C'est une éventualité assez vraisemblable. Mais elle ne dément pas mon hypothèse sur le fond, ne faisant qu'en aggraver les perspectives: la vitrine à bibelots de l'intérieur prolétaire ou petit-bourgeois n'aurait pas à proprement parler disparu de l'intérieur branché, elle y serait, simplement, tout entière déguisée en cuisine. Le succès des quincailliers de luxe aurait ainsi la même

origine structurelle que celui du presse-citron inutilisable : le travestissement en objet fonctionnel de la statuette souvenir. Un succès qui coïnciderait dès lors, de la manière la plus logique, avec la diminution graduelle du temps consacré aux activités culinaires proprement dites (une des enseignes de ces boutiques de luxe faussement utiles les présente d'ailleurs sans chichis pour les souks anglomanes qu'elles sont en réalité : *Kitchen Bazaar*). Le presse-citron inutilisable aurait été en avance de quelques minutes sur son temps.

Du sens des mots

Je connaissais M. G. depuis quelque temps déjà, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de nous rencontrer. Son enthousiasme communicatif m'amusa, ses costumes aux couleurs excentriques aussi. Je n'avais aucune raison, a priori, de refuser l'invitation qu'il m'avait faite de participer à un colloque organisé par l'académie de C. Mais je fus très embarrassé de découvrir l'intitulé dudit colloque : « *Référence/Référenciation : arts plastiques et interdisciplinarité* ». Avec la meilleure volonté du monde, il m'était impossible d'attribuer un sens à cet énoncé ; le mot « référenciation » ne figure même pas dans le Robert en neuf volumes que j'ai toujours à portée de main, et qui m'indique la voie à suivre en cas de doute. Un quelconque Trissotin de la pédagogie moderne avait, à n'en pas douter, osé ce titre inintelligible, sans même prendre la précaution d'ouvrir un dictionnaire. Comment pouvais-je répondre, même modestement, à une question que je ne comprenais pas ? Je me mis aux abonnés absents, craignant qu'il ne fût exagérément discourtois d'exprimer mes réserves à haute voix, et méditant un mensonge, excès de travail ou vieille tante malade, pour annuler ma participation au colloque.

Vint le désastre des élections présidentielles du 21 avril 2002 – je dis désastre, et pas « séisme », on verra pourquoi. Passé les larmes de rage contenue, il fallait bien examiner les responsabilités : parmi les mille petites causes additionnées qui ont permis à un soudard antisémite d'être présent au second tour des élections présidentielles de mon propre pays figurait peut-être bien – dans le registre où me reste une possibilité d'agir – ce qu'il faudrait appeler une faillite du langage. Les slogans de campagne des deux principaux candidats démocrates, nés dans le cerveau d'un publicitaire (le même ?), ne voulaient semblablement rien dire : « La France ensemble, la France en grand » pour l'un, « Présider autrement » pour l'autre. Ces phrases n'étaient

d'ailleurs pas pensées pour vouloir dire quelque chose, mais pour échapper à toute éventuelle critique de fond, comme des savonnettes de mots. Comme « *Référence / Référenciation* », la faute en moins. Allons-nous accepter longtemps que ceux qui ont en charge la conduite des affaires publiques ou l'éducation des jeunes gens parlent à ce point pour ne rien dire, ou laissent écrire à leur place des professionnels du verbe creux ? Les classes les moins cultivées, celles qui votent néofasciste, comprennent intuitivement que les phrases inintelligibles ont pour objectif de les tromper. Qu'on vous baptise « technicien » ou « technicienne » de « surface » ne fait pas de vous autre chose qu'un homme ou une femme de ménage, mais révèle le mépris dans lequel on tient une fonction pourtant aucunement méprisable : on ne veut pas même prononcer son vrai nom. Un licenciement n'est pas plus doux quand il est décidé par un « responsable des ressources humaines » qui ne s'avoue pas chef du personnel. J'attends le jour où un bureaucrate prendra au sérieux la suggestion de Marcel Duchamp pour remplacer « garçon d'ascenseur » : « *Aviateur d'intérieur* »...

On observera que le discours de l'extrême droite, jusque dans ses ignobles allusions cryptées, est rigoureusement intelligible : n'est-il pas temps de se demander si certains – que je n'excuserai pourtant en aucun cas – n'ont pas fini par préférer une ignominie qu'ils comprenaient à des tours de passe-passe qu'ils ne pouvaient interpréter que comme l'expression absolue d'un mépris de caste ? « *Référence / Référenciation* » ne voulait rien dire ; je n'avais pas de vieille tante malade, et Le Pen avait fait cinq millions de voix aux élections. Je me suis décidé à parler franchement à M. G., pour avoir l'impression de faire quelque chose. J'ai envoyé une lettre où je disais tout cela dans les mêmes termes. (J'aurais probablement mieux fait de me taire. M. G. est très sympathique et tout cela n'a dû servir qu'à lui attirer des embêtements, si ça se trouve l'auteur du titre *Référence / Référenciation* est lui-même quelqu'un de parfaitement sympathique. J'ai reçu, dans les semaines qui ont suivi cet envoi d'humeur, plusieurs coups de fil de personnes dont le rang élevé, à ce que j'ai compris, dans la hiérarchie de l'Éducation nationale rendait l'appel flatteur pour moi. Aucun reproche : le ton était affable. Mais je me suis demandé si cette affabilité n'était pas de même nature que celle des infirmiers psychiatriques lorsqu'ils s'emploient à persuader un malade de regagner sa chambre sans histoires. J'espère n'avoir jamais besoin de l'Éducation nationale pour manger. Je dois y être classé au fichier des maniaques procéduriers, et ne pourrais y postuler que la place de sujet d'étude.)

Ah oui! «séisme». Pourquoi le triomphe de ce mot? Un éditorialiste du *Monde* suggérait qu'il exonérait chacun de ses fautes, en attribuant implicitement le succès de l'extrême droite à de mystérieuses forces telluriques.

Derrière toi il y a un tank

Cette histoire drôle, racontée par J.-C. S. (Pourquoi drôle? Elle n'est pas vraiment gaie, et pourrait avoir été écrite par Beckett: mais elle circule de comptoir en comptoir, sans copyright, avec les histoires *dites* drôles):

– Derrière toi il y a un tank. Devant toi il y a un camion. A gauche, un cochon, à droite le vide, au dessus un hélicoptère. Qu'est-ce que tu fais?

– ...

– Tu descends du manège...

J.-C. S. la raconte très bien, il dit *tu descends du manège* avec une voix ensorcelante qui traîne sur le *ège* et que je ne parviens pas à imiter.

Elle me fait penser à un aphorisme désespéré que j'ai entendu un jour dans un bistrot parisien, formulé par un dur. Il disait à peu près ceci: «Quand tu réfléchis bien, même chez le dernier des enfoirés, il y a toujours un enulé qui sommeille», avec l'œil rédempteur de qui imaginerait Hitler et Ben Laden en train de sourire à leur mère. Mais pas moyen de rendre ce ton d'infinie bienveillance trahie, quand je raconte ça personne n'y comprend rien; c'est de la littérature orale qu'il faudrait pouvoir écrire sur une portée pour retrouver la mélodie.

Il y a aussi les courriers électroniques. Un jour je travaillerai sérieusement sur cette particularité – elle m'a déjà joué des tours: les e-mails se font dans le temps de la conversation, mais possèdent la force de l'écrit, et sa raideur (pas de modulation de la voix, pas de sourire ni de sourcils froncés), que compense d'habitude le temps long qui lui est consacré. Du coup, le moindre malentendu, ou une confiance dans un moment de cafard, prennent des proportions cataclysmiques. C'est pour cela que les gens usent de signes conventionnels pour indiquer la modalité de la phrase énoncée. Le sourire est donné par (–: Il faut tourner la tête de 45° à droite pour comprendre. Il paraît que Schoenberg, à la fin de sa vie, avait mis au point un système de notation pour rendre compte d'une partie de tennis.

P.-S. : Les *smileys*, me dit ma fille, se lisent et s'écrivent en réalité dans l'autre sens, en inclinant la tête à gauche. Elle m'apprend le *smiley* « Marge Simpson », que je suis fier de comprendre du premier coup : @@@@^8(. Ma bonne connaissance des programmes télé, tout involontaire qu'elle soit, me vaut un respect de quelques heures, d'autres parents ayant été, semble-t-il, plus lents à la détente.

N.S.C.

Bien qu'ayant personnellement peu d'attrance pour les pieds mouillés et la nausée, je n'ai aucune raison d'en vouloir aux pères tranquilles qui trimbalent femme et enfants autour du monde sur les dix mètres carrés d'un voilier en plastique. J'avais même de l'admiration pour les *Pen Duick* effilés et la réserve pudique de Tabarly. J'ai, en revanche, de sérieux griefs à formuler contre l'espèce des Navigateurs Solitaires Contemporains qui encombrant la une des journaux et dont la vanité se concentre aujourd'hui dans ce spécimen aberrant : le *traverseur d'Atlantique en matelas pneumatique*.

Après tout, cela fait trente ans qu'on nous rebat les oreilles avec des exploits qui n'en sont pas tant que ça. Toute l'affaire repose sur des inventions (satellites, radio, fibres de carbone) faites à d'autres fins que celle de la circumnavigation à voile. Plus d'aventure, plus d'inconnu : pures prouesses techniques, moins épatantes même qu'un joli coup au billard. Pour trouver du nouveau, il faut s'enfoncer chaque jour un peu plus dans le ridicule : l'Atlantique en dix jours, en neuf, en huit. D'est en ouest et le contraire. Seul. À la rame. En planche à voile, en tandem, en montgolfière, sur un pied, en lâchant le guidon, les yeux bandés. Bientôt l'Atlantique sur un matelas pneumatique avec des palmes ? Pas même le temps de rire de l'hypothèse, *c'est fait!* Et qu'on ne vienne pas nous parler de rêve. Dans aucun cauchemar Pierre Loti n'aurait imaginé qu'un jour des gens franchissent les océans sur des goélettes aux couleurs d'un cassoulet, d'une banque ou d'un conseil général ! Les noms se sont dégradés avec les choses : ces faux descendants de Vasco de Gama ne font que nous rappeler cruellement que le monde a irrémédiablement rétréci, que nous n'y pouvons rien, qu'il n'y a plus un centimètre carré de planète qui n'ait été foulé cent fois et que des emballages plastique flottent sur l'Amazone. Ils risquent leur peau ? Mais qu'on risque sa vie pour une sottise ne la rend pas moins sottise, et il est moins risqué aujourd'hui de traverser l'Atlantique que de simplement traverser la rue dans un faubourg de Bogota.